

est de science vulgaire. Personne n'ignore, en effet, que, sous chaque pierre d'un champ aride et sec, on trouve de l'humidité résultant de l'eau qui s'élève du sein de la terre, et que la présence même de la pierre a empêché de s'évaporer. D'autre part, les pierres absorbent une grande quantité de calorique qu'elles conservent longtemps et qu'elles communiquent au sol, par rayonnement, autour d'elles.

Ces deux faits disent assez que l'épierrement doit se tenir dans les limites que nous venons d'indiquer, et n'emporter que les pierres nuisibles à la culture; ils signifient surtout que l'épierrement complet, utile dans les terres fortes, grasses et mouillées, doit laisser une certaine proportion de pierres dans les terrains secs et légers. Cependant la chaleur qu'elles absorbent serait bonne aux premières, mais cette part d'avantage ne compenserait pas, il s'en faut, la part d'inconvénient qui résulterait d'une augmentation d'humidité; et les terrains secs et légers pour lesquels la conservation de l'humidité est un bienfait n'ont pas besoin en général de l'excoédant de calorique que la présence des pierres leur apporte.

Cela fait que la grande culture, qui se perfectionne, cherche dans un autre ordre de pratiques et de circonstances favorables le moyen de conserver aux terres sèches l'humidité qui leur est nécessaire sans les échauffer outre mesure, et, aux terres mouillées, celui de leur enlever l'eau qui est en excès, en leur apportant du même coup une plus grande disposition à se laisser pénétrer par les bonnes influences de l'atmosphère. D'ailleurs les pierres usent vite les instruments et accroissent d'autant les frais de réparation des charrues, des herbes, etc.

On n'est jamais embarrassé de tirer parti des pierres qu'on enlève; l'entretien des routes, la construction et l'empierrement des chemins, l'établissement des fossés couverts, l'élevation des murs de clôture, sont autant de débouchés assurés.

Les terres convenablement épierrees sont surtout d'une culture plus facile et moins chère. Il arrive fréquemment, dit John Sinclair, qu'en travaillant des sols pierreux, il en coûte plus dans une saison pour réparer les charrues brisées, outre le tort que reçoivent les chevaux et les harnais, qu'il en aurait coûté pour remédier au mal. Cependant, il admettait aussi qu'en certaines circonstances l'existence des pierres roulantes, non fixées au sol, pouvait être plus avantageuse que nuisible, et il constatait ce fait, à sa connaissance, que des cultivateurs avaient dû rapporter sur des terres à céréales les mêmes pierres qu'ils avaient pris le soin d'en retirer. Nous le répétons, ceci n'est pas d'une agriculture avancée. S'il est sage de n'épierrier que dans une juste mesure certains sols auxquels il est encore bon de conserver temporairement le bénéfice de la présence des pierres, l'amélioration de toutes les pratiques culturales conduit certainement, dans un temps donné, à l'épierrement général de la plus grande partie du sol arable.

ERG. GAYOT.

Tant vaut l'homme, tant vaut la terre

Concluons de cette vérité que la valeur des fonds de terre dépend, non seulement de la fertilité du sol, mais surtout du nombre, de l'intelligence et de la moralité de ceux qui cultivent.

La terre la plus pauvre, finit par atteindre un prix élevé là où l'agriculture est en honneur. Au contraire, les plaines les plus fécondes se convertissent en déserts sans valeur tant vénales que locatives, à mesure que les habitants, détournés de leurs intérêts les plus sérieux, perdent l'esprit agricole et abandonnent le travail des champs.

La hausse ou la baisse générale des fonds de terre se trouve ainsi l'aiguille indicatrice la plus sûre du progrès réel ou de la décadence d'un pays.

Lorsque, par l'aide heureux d'un gouvernement sage et éclairé, il est dans le sentiment public que la hausse de la terre se prolongera comme indéfiniment, les possesseurs de champs se contentant d'un revenu net annuel de 3, 2, 1, 1/2 pour 100 du prix vénal de la terre. Ils considèrent, à juste titre, comme revenu capitalisé, l'augmentation de valeur de leur propriété.

Par suite de la décadence des mœurs agricoles, les fonds de terre auraient certainement diminué de valeur, si l'agriculture, dans cette même période, ne s'était montrée sensiblement plus intelligente que par le passé; si la mécanique agricole n'avait fait en particulier d'importants progrès; si les voies de communication ne s'étaient améliorées sur tous les points.

Ceux qui aiment leur patrie, doivent redoubler d'efforts pour la remettre, au point de vue agricole, dans une voie ascendante pour l'homme, ce premier moteur de toutes les forces dont l'agriculture dispose. Accroître la puissance de ce levier principal au lieu de le laisser s'amoiindrir; voilà, sans contredit, un des plus grands problèmes à résoudre, seul moyen d'augmenter notre richesse territoriale qui est le fondement de toutes les autres.

L. GOSSIN.

Véritable progrès

On lit dans le *Franco-Canadien* :

« La province de Québec paraît entrer dans une phase nouvelle d'activité et de vie. Le commerce et l'industrie, malgré toutes les entraves que leur oppose notre situation désavantageuse vis-à-vis de la métropole et des Etats-Unis, reprennent partout une nouvelle vigueur; la classe agricole se dégage petit à petit de ses embarras suscités par le luxe et l'usure; chacun paraît profiter de l'expérience du passé dans l'intérêt de l'avenir; les capitaux abondent; la production des denrées est abondante et la vente s'en fait avantageusement; la construction de chemins de fer nombreux et considérables offre des moyens de subsistance à de nombreux travailleurs; notre grand fleuve, devenu la route indispensable des produits de l'Ouest vers l'Océan, nous promet tous les bénéfices d'un trafic immense. »

C'est le devoir du Gouvernement local de faire connaître tous ces avantages aux Canadiens qui s'expatrient et de les mettre à leur portée. »

Petite chronique

Nous jouissons enfin d'une température des plus magnifiques. Le soleil nous inonde de ses rayons bienfaisants et semble vouloir nous faire oublier les tristes et sombres semaines que nous venons de passer. Aujourd'hui toute la nature est dans la gaieté et semble saluer avec amour le resplendissant astre du jour.

Le cultivateur profite de ce beau temps pour mettre à l'abri ses patates, et travaille avec une vigueur d'autant plus grande que son repos forcé a été plus long et que la saison est plus avancée. Il ne se re-t plus guère en ce moment que les racines à mettre en caves; mais ce sera l'affaire de quelques jours et tout sera sauvé.

Les pertes que le mauvais temps nous avait fait craindre sur les récoltes sont heureusement moins fortes que nous le pensions et en somme les rendements de toutes les plantes seront cette année de la moyenne. Toutes les céréales sont assez bonnes comme qualité et comme quantité. Les foins, favorisés par une excellente température ont donné abondamment, et le cultivateur trouve du profit à le vendre \$5 00 le cent c'est le prix courant dans nos localités pour la saison actuelle. A ce prix l'engraissement des bœufs sera avantageux et l'on devrait entreprendre cette spéculation lors même que le foin ne serait payé par les animaux qu'au prix courant. Car alors, on aurait pour profit net une masse énorme de bon fumier. Or, on sait que l'engrais est le nerf de toute bonne culture et que plus on pourra en produire plus la fertilité de la terre se soutiendra et plus les récoltes seront abondantes.

Les patates seules ont subi une diminution assez notable par la pourriture. Les pluies incessantes que nous avons eues une grande partie de l'automne paraissent en être la cause.

Le commerce du beurre est lourd dans nos parages. Les produits de qualité supérieure ne vont pas au-delà de 11d. la livre, et ceux de qualité moyenne varie de 9d. à 9 1/2d. la livre. Les demandes sont peu nombreuses.

La graine de lin est en baisse; après avoir été payée \$1.50